

Délie ou la trouble lumière

María del Carmen FERNÁNDEZ DÍAZ
Colegio Universitario de Lugo
Universidad de Santiago de Compostela

RÉSUMÉ

À travers l'analyse du dizain XXII de la *Délie* de M. Scève, nous essayons de donner une vue d'ensemble de tout le recueil. Ce «canzoniere» dédié à une seule femme, à l'imitation de Pétrarque, présente en plus d'autres sources d'inspiration: le néo-platonisme, les élégiaques anciens dont Scève a tiré l'attrait de la sensualité et le symbolisme mythologique, et l'amour courtois, car il attend toujours le «don de merci» qui n'arrive pas.

Le dizain analysé présente d'une manière condensée cette tradition littéraire en même temps qu'il montre une idéalisation exquise de la *Délie*.

Scève emploie des symboles parfois assez obscurs qui invitent le lecteur à une tâche de déchiffrement. Dans ce poème le symbole est Diane et son triple caractère ce qui constitue une isotopie secondaire subordonnée à l'isotopie principale: idée de l'immortalité des sentiments.

Ce dizain présente aussi un subtil jeu d'ombres et de lumières dominé par la présence de la Lune (pénombre); c'est-à-dire, un univers métaphorique accentué par l'emploi de syllepse et de polysémies qui insistent sur l'assimilation *Délie*-Lune, sur son caractère ombrageux.

Il y a donc dans ce dizain, comme dans l'ensemble du recueil, un réseau de significations fermé et dense, une structure antithétique qui forment un univers artistique propre à celui du désir et du désespoir.

«DÉLIE OU LA TROUBLE LUMIÈRE»
(Analyse du dizain XXII)

Comme Hecaté tu me feras errer
Et vif et mort cent ans parmi les Ombres;
Comme Diane au Ciel me resserrer,
D'où descendis en ces mortels encombres;
Comme régnaute aux infernales ombres
Amoindriras où accroîtras mes peines.
Mais comme Lune infuse dans mes veines
Celle tu fus, es et seras DÉLIE
Qu'Amour a jointe à mes pensées vaines
Si fort que Mort jamais ne l'en délîe.

La *Délie* de Maurice Scève, publiée en 1544, est considérée comme le premier recueil de poèmes consacré à une seule femme, à l'imitation des «canzonieri» italiens et concrètement des *Rimes* de Pétrarque.

Si la *Délie* de Scève est un «poème quatre cent quarante-neuf fois répété»¹, une seule «fois» suffira à représenter et à éclaircir l'ensemble. Le poème choisi, sans doute l'un des plus accomplis, donne la mesure de l'intensité sentimentale recréée et répétée tout le long du recueil.

Ce dizain, traversé d'un héritage littéraire néo-platonicien et pétrarquiste ainsi que de toute une tradition littéraire érotique qui remonte à l'Antiquité classique, constitue un échantillon du tourment intérieur qui agite et domine l'ensemble du recueil. Il répète le même message qui n'est autre que l'antithèse du désir non comblé qui fait mal et de l'aspiration obligée à une passion «épurée», idéalisée, à la manière des italiens.

Les circonstances réelles d'où s'inspire l'auteur (amour pour Pernette du Guillet, elle-même poétesse) semblent le guider vers une passion littéraire pareille à celle de Laure et de Pétrarque.

Cette relation amoureuse, bien qu'elle existe et qu'elle s'exprime à travers un langage métaphorique, plein de contrastes, n'est pas tout à fait parallèle à celle du poète italien et de sa bien aimée dont Scève a suivi les traces à Avignon².

«Scève ne verra jamais dans son amour pour Délie un degré lui permettant de s'élever à l'amour divin, il n'empruntera au platonisme italien que l'opposition entre

¹ Cf. G. POULET: *Études sur le temps humain* 14. Librairie Plon, 1964, p. 16.

² H. WEBER: *La création poétique au XVIe. siècle en France*. Paris, Nizet, 1955, p. 161, où il dit: «Dès 1533, en croyant retrouver le tombeau de Laure dans une église d'Avignon, Maurice Scève ... donne une nouvelle impulsion à la mode pétrarquiste».

le pur amour et l'amour charnel³. Si pour les italiens la dame était un principe et un moyen de perfection, pour le poète lyonnais, Délie est surtout un tourment intérieur. C'est pour cela que «cet étrange néo-platonisme semble donc avoir pour fin non pas tant un progrès vers un idéal, qu'un conflit douloureux avec celui-ci. L'esprit est pris au piège de ce qu'il rêve. Deux forces contraires, l'idéal et la honte engendrée par l'idéal, le font tourner perpétuellement sur place»⁴.

Mais dans la *Délie* on trouve aussi d'autres résonances, comme celle des élégiaques anciens (Ovide, Propertius, Catulle, Tibulle), dont il a conservé l'attrait de la sensualité et l'emploi de la mythologie et du nom même de Délie: «celle de Délos; Artémis, Diane, en qui viennent se fondre des mythes complexes de chasse et de vénerie, de monde nocturne et de magie»⁵.

L'influence courtoise est aussi visible, à travers le culte de la femme et à travers d'autres traits non moins importants comme la patience, la discrétion et le prix final de la «Merci» que Scève désire et qui l'éloigne définitivement d'un amour platonique dans toute sa pureté.

La relation amoureuse Pernetite-Scève s'inscrit donc définitivement dans un cercle permanent désir-froideur, même si quelques dizains donnent l'impression que ce cercle a été rompu, heureusement, de manière fugace. C'est que: «centre en tant qu'objet désiré, l'Amour est circonférence, en tant que mouvement éternel du désir autour de cet objet désiré»⁶.

Le dizain XXII, objet d'analyse, présente d'une manière condensée, filtrée cette tradition littéraire qu'on vient de mentionner et présente une idéalisation exquise de la Délie, «objet de plus haute vertu», au moyen de sa fusion avec le monde mythique représenté par Diane. Cette idéalisation suprême de l'être aimé constitue une constante signalée par Bachelard: «Dans une psychologie de la communion de deux êtres qui s'aiment, la dialectique de «l'animus» et de «l'anima» apparaît comme le phénomène de la «projection psychologique». L'homme qui aime une femme «projette» sur cette femme toutes les valeurs qu'il vénère en sa propre anima. Et, de même, la femme «projette» sur l'homme qu'elle aime toutes les valeurs que son propre animus voudra conquérir»⁷.

A. LES «VISAGES DE LA DÉLIE» (Le Plan du Contenu).

L'une des arguties poétiques scèveiennes consiste à l'emploi de symboles, parfois assez obscurs, d'autres fois appuyés sur la mythologie, si chérie des auteurs de la Renaissance.

³ WEBER, *ibid.* p. 167.

⁴ POULET, *op. cit.*, p. 22.

⁵ M. SCEVE: *Délie*. Paris, Gallimard Poésie, 1984. Edit. de Françoise Charpentier, p. 22.

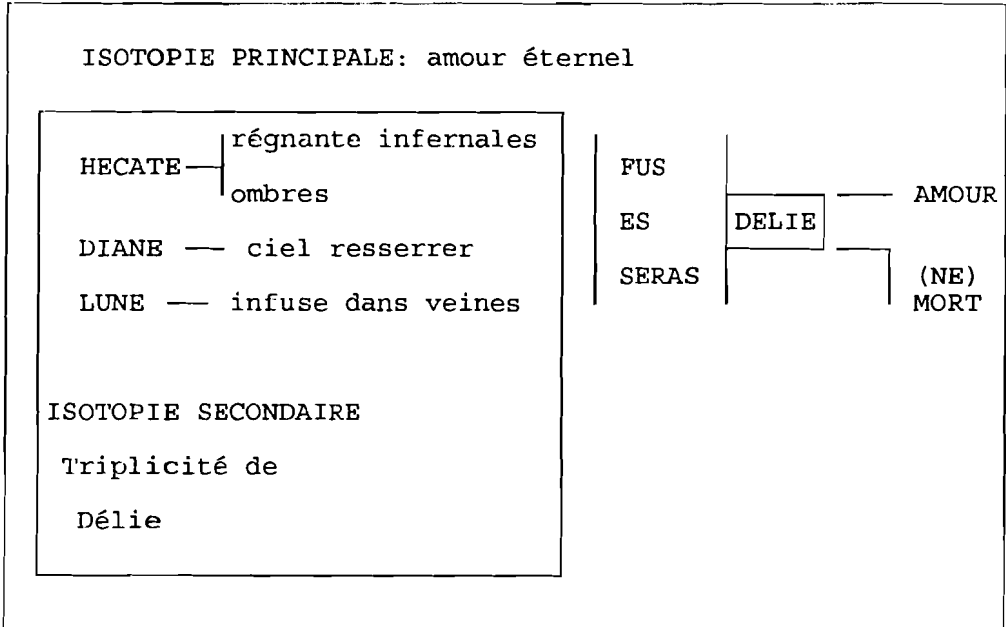
⁶ G. POULET: *Les métamorphoses du cercle*. Paris, Plon-Flammarion, 1961, p. 62.

⁷ G. BACHELARD: *La poétique de la rêverie*. Paris, P.U.F., 1984, p. 63.

Si les symboles sont motivés, par opposition aux signes immotivés⁸, toute littérature symboliste se présente comme un univers fermé qui invite le lecteur à une tâche de déchiffrement, «le lecteur est donc invité à coopérer et à rencontrer l'auteur à mi-chemin à tout le moins»⁹.

Ici le symbole est Diane qui recouvre de sa présence et de sa complexité la totalité du poème. Diane, mythe et symbole complexe condensé dans son triple caractère associé: lune ou Cynthie, régissant dans le Ciel; Artémis chasserresse, régissant sur terre; Hécate, régissant «parmi les Ombres», déesse infernale. A. M. Schmidt a voulu interpréter ce dizain comme une épreuve de l'idée d'«élévation» du poète à travers les trois mondes: infernal, terrestre et céleste¹⁰, mais l'analyse du poème révèle d'autres sens assez différents.

La présence d'une isotopie principale¹¹, centrée à notre avis sur le thème de l'éternité de l'amour et renforcée par une isotopie secondaire, qui serait celle de la «triple»: Délie met en relief le contenu du poème.



⁸ Cf. T. TODOROV: «Introduction à la symbolique», *Poétique*, 11, p. 275.

⁹ H. PEYRE: *La littérature symboliste*. Paris, P.U.F. «Que sais-je?», 1976, p. 9.

¹⁰ Cf. A. M. SCHMIDT: «Haute science et poésie française au XVIe. siècle. La gnose de Maurice Scève», in *Les Cahiers d'Hermès*, 1947, n° 1 (La Colombe, Paris, 1947, pp. 13-21).

¹¹ Isotopie: permanence tout au long d'un discours d'une ou quelques catégories de signification. Cf. M. PATILLON: *Précis d'analyse littéraire. 2. Décrire la poésie*. Paris, Nathan, 1977, p. 109 et A.J. GREIMAS: *Sémantique structurale*. Paris, Larousse, 1966, p. 149.

On y voit comment la première et principale isotopie recouvre tout le tableau. Délie, synonyme d'amour, s'oppose à la mort, de deux manières significatives: à travers l'adverbe «jamais» et à travers le jeu rhétorique qui consiste à l'emploi négatif de son propre nom, devenu verbe (déliier: ne délie). Comme ça, on assiste à la structure:

DÉLIE - MORT - NE DÉLIE qui peut nous mener à MORT non DÉLIE

La structure de l'isotopie secondaire constitue un reflet du symbolisme des trois «visages» de Pernelle: Hécate (déesse des morts), capable d'augmenter l'obscurité, le manque d'espoir du poète, s'oppose à la rayonnante Diane, capable de le «resserrer» au Ciel, d'où bientôt «descendis», dit-il; elle est donc l'ombre et la lumière. Mais elle est surtout «Lune infuse», privée de lumière propre, symbole de l'inconscient et des rêves. Elle est lune donc, celle qui a une trouble lumière, qui invite à entrer dans le monde onirique et qui entrouvre la porte au bonheur.

Scève assimile sa Délie à ce visage trouble, à ce symbole féminin, fécond, à cette lune «infuse» où injectée subtilement dans ses «veines». On assiste ainsi au jeu «veines-vaines», antithèse révélatrice de l'inutilité de l'espoir de la rencontre effective et réaffirmation de l'inutilité du désespoir, contradiction suprême ou peut-être unification finale. Comme le dit Weber: «Ce désir qui fixe à jamais l'image de Délie au cœur du poète, qui défie la mort après avoir triomphé de l'absence est bien un cri de passion. Le thème est ainsi plus pathétique que l'affirmation platonicienne suivant laquelle l'amour reposant sur une aspiration de l'esprit, est immortel comme lui»¹².

Si l'on prête attention au jeu d'ombres et de lumières, l'isotopie secondaire resplendit à nouveau: Hécate (ombres), Diane (ciel), Lune (pénombre). Délie est en même temps les trois, mais surtout la pénombre. Ainsi on assiste une fois de plus à ce jeu de lumière et de ténèbres si cher à Scève et qui a engendré tant d'interprétations¹³.

La concurrence d'autres éléments fonctionnels, comme les syllepse, éclaire davantage le contenu et la configuration de ce dizain. Les syllepse ou tropes consistent à intégrer un seul élément à deux isotopies concurrentes et elles mettent en relief le sujet dominant de ce poème: VIF et MORT, CENT ANS, OMBRES, RÉGNANTE, INFERNALES OMBRES, AMOINDRIRAS OU ACCROITRAS MES PEINES, CIEL, FUS, ES, SERAS soulignent l'idée de durée temporelle, d'éternité. Les peines éternelles sont le synonyme des ombres éternelles de l'enfer où encore de la durée éternelle du ciel.

Par ailleurs, il y a un élément qui constitue une polysémie; c'est-à-dire, qu'il est capable de s'intégrer à plusieurs isotopies: la LUNE, synonyme de Délie. La lune qui paraît la nuit (ombre), qui disparaît le jour (lumière), qui reçoit la lumière du soleil (nuit), qui disparaît (jour). On s'aperçoit comment le jeu d'ombres et de lumières est

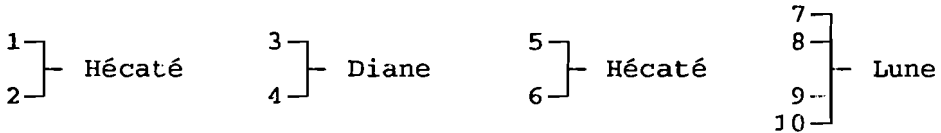
¹² H. WEBER, *op. cit.*, p.200.

¹³ Cf. WEBER, *op. cit.*, p. 185: «La lumière sous tous ses aspects s'identifie avec la beauté de l'aimée, le contraste lumière-ténèbres exprime la nature contradictoire de l'amour; joie et souffrance, élan spirituels et désirs physiques».

réglé par Délie, dispensatrice du bonheur (lumière) ou du malheur (ombres), mais volontairement placée dans la pénombre, dans l'ambiguïté calculée.

Les isotopies constitutives d'une séquence et les séquences elles-mêmes démontrent aussi la valeur sémantique que leur a accordé l'auteur: dans ce dizain on assiste à la structure qui suit:

Hécaté: vers 1/2, séquence interrompue par les vers 3 et 4 mais répétée ou reprise dans les vers 5 et 6; tandis que les quatre vers de la fin du dizain sont consacrés à la Lune.



Cette structure indique, en plus de l'importance capitale de l'assimilation Lune-Délie, la propension «infernale» de la Dame (4 vers), entremêlés de deux où l'on entrevoit le «ciel», mais d'une manière si fugace que le deuxième décrit déjà la descente de ce paradis désiré: «d'où descendis en ces mortels encombres».

L'emploi de métaphores renforce encore plus le réseau émotionnel décrit par le poète. Des métaphores telles que: **ERRER, OMBRES, DESCENDIS, MORTELS ENCOMBRES, AMOINDRIRAS OU ACCROITRAS MES PEINES** accentuent le manque de défense de l'amant face aux caprices de la femme aimée, «infuse», injectée irrémédiablement dans ses «veines». La femme au pouvoir illimité, accentué encore par des comparaisons ou des similitudes entre deux séquences d'un texte:

Comme	/	Hécaté - tu me feras errer
	-	Diane - au ciel me resserrer
	\	Lune - jointe à mes pensées vaines

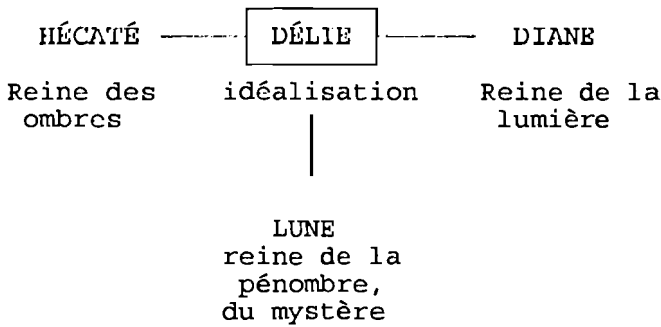
L'image de la «Lune» présente aussi un effet de synesthésie, représenté par l'adjectif «infuse», lexème étranger à l'isotopie à laquelle il appartient.

On observe donc un réseau de significations fermé et inséré dans les limites du dizain, de manière qu'il n'y a pas de poésie plus dense que celle de Maurice Scève: «densité qui consiste dans le poids des cogitations, dans l'usage parcimonieux des mots, dans la compacité de la substance, dans la ténuité du volume où pensées, mots, poésie se trouvent contenus»¹⁴.

¹⁴ G. POULET, *Études...*, *op. cit.*, p. 15.

Quant au modèle actantiel du récit¹⁵, le destinataire (Scève) n'est représenté que par le pronom personnel ME et le possessif MES, tandis que le destinataire (Pernette) est représenté par le pronom sujet TU (deux fois, mais révélatrices): TU accompagne «me feras errer» et «celle (tu) fus, es et seras Délie». Cette fréquence irrégulière où la présence du destinataire plaintif ne dit jamais «JE» s'adresse à un TU tout-puissant. Elle constitue presque une apostrophe pressante. C'est «l'effacement du moi et son remplacement par un autre moi, celui de l'être aimée. L'amour scévien tient donc à s'organiser en un cycle tout intérieur»¹⁶.

L'idéalisation que Scève opère dans la personne de Délie est due à un procédé d'abstraction, qui obéit au schéma qui suit:



Si la fonction poétique se caractérise par le renvoi au message lui-même¹⁷, qu'on vient d'analyser, ce dizain insiste aussi sur la fonction émotive, centrée sur le destinataire et la fonction conative, concentrée sur le destinataire. Même si le poète n'emploie pas d'interjections pour exprimer ses émotions, il insiste sur l'immortalité de ses sentiments par d'autres procédés: répétition de syntagmes: «tu me feras errer / cent ans parmi les ombres / tu fus, es et seras Délie / jointe à mes pensées vaines». Quant à la fonction conative, même s'il n'utilise pas de vocatifs ni d'impératifs, il fait un appel presque angoissant à sa Délie.

B. LE PLAN DE L'EXPRESSION

La structure des rimes: A B A B B C C D C D, répétée dans tous les dizains de la Délie, présente ici une équivalence forme/contenu qu'on peut observer nettement:

¹⁵ Nous suivons ici A.J. GREIMAS: «Les actants, les acteurs et les figures», dans *Sémantique narrative et textuelle*. Paris, Larousse, 1973, pp. 161-166.

¹⁶ G. POULET, *Ibid.*, p. 20.

¹⁷ Vid. M. RIFATERRE: *The stylistic function*. Proceeding of the XI Congress of Ling. Mouton, 1964, pp. 316 ss.

MARÍA DEL CARMEN FERNÁNDEZ DÍAZ

- A: tu me feras errer
A: au Ciel me resserrer
- B: cent ans parmi les Ombres
B: en ces mortels encombres
B: aux infernales ombres
- C: ou accroîtras mes peines
C: infuse dans mes veines
C: jointe à mes pensées vaines
- D: fus, es et seras Délie
D: jamais ne l'en délie
- pouvoir illimité de la Délie
- présence et durée du malheur
- Impossibilité de se défaire de l'amour, s'il fait mal.
- éternité du sentiment

L'emploi des consonnes et des voyelles renforce encore le message: «Il est en effet presque impossible de trouver un auteur, tant soit peu intéressé aux problèmes du langage qui n'ait pas émis une opinion sur le symbolisme sonore ou qui ne l'ait pas pratiqué d'une manière ou d'une autre»¹⁸. Scève, qui a créé un univers complet à partir des mots ne pourrait être un cas particulier.

L'emploi des voyelles fermées, surtout de la voyelle /o/ accentue l'idée de l'obscurité, de l'enfer, des souffrances; c'est pour cela qu'il se répète dans les vers qui décrivent cet état d'âme, dans des mots comme: OMBRES, MORTEL, ENCOMBRES..., tandis que l'atmosphère connaît une relative détente dans les derniers vers, pleins de voyelles /e/ dans leurs différentes réalisations: ES, SERAS, DÉLIE, PENSÉES, VAINS, JAMAIS...

Quant aux consonnes, on voit la même opposition: profusion de la consonne /r/ dans les vers les plus angoissants et détente vers la consonne liquide /l/ et la nasale /n/ dans les vers qui comparent la dame et la lune, consonnes qui donnent l'impression d'une certaine douceur face à la vibrante /r/.

L'enjambement des vers 5-6 insiste sur le pouvoir bienfaisant ou malfaisant de sa Délie, tandis que l'enchaînement des quatre derniers vers mettent en relief l'importance de l'association Délie-Lune.

La répétition de la conjonction COMME souligne aussi le triple caractère de la Dame et sa propension au caractère lunaire, remarqué par l'adjonction de MAIS. En

¹⁸ T. TODOROV: «Le sens des sons», *Poétique*, 11, p. 446.

DÉLIE OU LA TROUBLE LUMIÈRE

même temps cette structure triple se correspond aussi avec un subtil jeu d'antithèses, héritage pétrarquiste, qui oppose chaque séquence d'isotopes: vers 1-2 (Hécaté) opposés aux vers 3-4 (Diane); vers 5-6 (Hécaté) opposés à 3-4. On voit que l'espoir ne dure qu'un vers, le numéro trois, suivi d'un vers de transition (n° 4). Si on élimine ces deux vers, il nous reste une structure tout a fait symétrique:

4 vers (1, 2, 5, 6)

Hécaté: Ombres

4 vers (7, 8, 9, 10)

Lune: Pénombres

On voit qu'il s'agit d'une antithèse structurale.

Les antithèses sont parfois placées à l'intérieur d'un même vers: (v. 2: vif et mort; v. 6: amoindriras où accroîtras mes peines) et parfois aussi il s'agit d'antithèses basées sur une métaphore:

«celle tu fus, es et seras Délie
Qu'Amour a jointe à mes pensées vaines
Si fort que Mort jamais ne l'en délie».

Cela est sans doute un souvenir des images si employées par Marot et les Grands Rhétoriciens.

À travers cet emploi d'images conceptuelles et sonores, le poète arrive à former un univers intérieur et artistique propre où même les images si maniées par les pétrarquistes deviennent neuves et originales, en même temps qu'elles sont renforcées par une musicalité spéciale des mots¹⁹.

Cet univers intérieur, qui souffre et qui demande grâce, se répète dans l'ensemble des dizains d'une manière constante mais toujours nouvelle, qui fait de la *Délie* de Scève le long poème du désir, de l'espoir, de la jalousie, du tourbillonnement frénétique de la pensée et de la trouble lumière, dont le dizain analysé constitue en même temps une partie et un tout.

¹⁹ H. WEBER, *op. cit.*, p. 227 où il dit: «Si l'éclat de l'image, la puissance du contraste sont des éléments essentiels de la poésie chez Scève, la musique est naturellement un facteur indispensable de cette réussite. Nous savons qu'il s'était livré à des recherches théoriques sur la musique et l'accoustique».